

Nermin S. Vučelj*

Université de Niš

Faculté de philosophie**

Département de langue et littérature françaises

RAMEAU, UN MORALISTE DIDEROTIEN***

La présente recherche analyse le personnage nommé Lui dans *Le Neveu de Rameau* dans le dessein de réexaminer l'éthique du fameux Neveu que Diderot rendit immortel. En tant que personnage fictif, Lui-Rameau rassemble les traits de plusieurs personnes réelles, en premier lieu ceux de Jean-François Rameau et ceux de Ferdinando Galiani. Mais, avant tout, le Neveu est un personnage conceptuel, la métaphore littéraire d'une conception éthique élaborée par Diderot. Il est aussi le démon malicieux de l'auteur même, ce qui fait de Rameau un moraliste diderotien.

Mots-clés : Lui-Rameau, éthique, immoralisme, idiotismes moraux, conscience générale, sublime en mal

1. Introduction

De tous les ouvrages de Diderot, *Le Neveu de Rameau* suscita le plus d'admiration chez les critiques, et fut le plus souvent marqué comme un chef-d'œuvre de son auteur. Les deux interlocuteurs de cette satire dialoguée, désignés comme LUI et MOI, se lancent dans un débat sérieux sur les questions éthiques et esthétiques. LUI – égoïste et nihiliste, génie raté et parasite social, mais un égoïste plein d'esprit, ou plutôt un vrai égotiste : c'est le neveu du célèbre musicien Rameau, à savoir Jean-François Rameau. MOI – altruiste et moralisateur, citoyen éclairé et engagé soumettant l'intérêt individuel à l'intérêt général : c'est le Philosophe, à savoir Denis Diderot.

Toutefois, identifier les dialoguistes LUI et MOI comme Jean-François Rameau et Denis Diderot signifie réduire la complexité de la satire à une interprétation simplifiée et appauvrie. En 1966, Michel Launay constata que le personnage de MOI n'était pas le vrai Diderot, « mais la stylisation d'une tendance de Diderot » et que le personnage du Neveu n'était pas le réel Jean-François Rameau, « mais sa transfiguration par l'écriture de Diderot » (LAUNAY 1966 : 111). André Magnan le répète en 1993 : le vrai neveu du fameux musicien Rameau « n'est pas assimilable » à ce neveu de Rameau qui est le personnage di-

* nermin.vucelj@filfak.ni.ac.rs

** Cet article est rédigé dans le cadre du projet scientifique international *Les langues, les littératures et les cultures romanes et slaves en contact et en divergence*, no 1001-13-01, approuvé le 1er mars 2021 par la Faculté de Philosophie de l'Université de Niš.

*** Une partie de cette recherche, sous le titre « Jean-François Rameau ou l'éthique du mal », fut présentée au colloque *Les Études françaises aujourd'hui – Dire, écrire, agir en français 4*, tenu les 15 et 16 octobre 2021 à la Faculté des Lettres et des Arts à Kragujevac.

derotien (MAGNAN 1993 : 659).

Diderot fut un penseur qui aimait se contredire, car sa méthode d'affirmer deux points de vue opposés servit de tremplin à sa pensée philosophique. Toute la philosophie de Diderot, encadrant l'éthique et l'esthétique, nous suggère de reconnaître dans les personnages de LUI et MOI les deux facettes de Diderot. Comme l'a constaté Baldine Saint Girons, Diderot se querelle avec lui-même aussi bien à travers MOI, qu'à travers LUI (SAINT GIRONS 2017 : 225). Mais, c'est LUI qui est le maître de la conversation et MOI joue un second rôle dans ce dialogue philosophique qui est un traité éthique par excellence. Cette recherche a pour but de réexaminer la personnalité de Lui-Rameau en tant que moraliste diderotien.

2. Rameau dans tous ses états

LUI conteste la morale de MOI dont les principes ne se relèvent pas dans la Nature. Au nom de l'intérêt général, on fait introduire la contrainte sociale au détriment du bonheur de l'individu. Et les mœurs ne sont que le masque de l'hypocrisie. Selon Rameau, l'intérêt général n'existe pas :

MOI. – Défendre sa patrie ?

LUI. – Il n'y a plus de patrie : je ne vois d'un pôle à l'autre que des tyrans et des esclaves.

MOI. – Servir ses amis ?

LUI. – Vanité ! Est-ce qu'on a des amis ? Quand on en aurait, faudrait-il en faire des ingrats ? Regardez-y bien, et vous verrez que c'est presque toujours là ce qu'on recueille des services rendus. La reconnaissance est un fardeau, et tout fardeau est fait pour être secoué. (DIDEROT 2006 : 648)

(...)

MOI. – Mais, à votre compte, il faudrait donc être d'honnêtes gens ?

LUI. – Cependant je vois une infinité d'honnêtes gens qui ne sont pas heureux, et une infinité de gens qui sont heureux sans être honnêtes. » (2006 : 650)⁴

2.1. Rameau larochefoucauldien

Le Neveu est-il un moraliste larochefoucauldien, c'est-à-dire un philosophe cynique ? Lorsque Rameau constate que les dévots sont si durs, fâchés et insociables, puisqu'ils se sont imposé une tâche qui ne leur est pas naturelle, cela rappelle La Rochefoucauld. Le moraliste de XVII^e siècle repensa la notion de vertu et fit tomber le masque de cette qualité morale. Rameau fait la même chose à sa façon. Lorsque le Neveu dit que l'« on loue la vertu, mais on la hait, mais on la fuit, mais elle gèle de froid, et dans ce monde, il faut avoir les pieds chauds » (651), sa moralité côtoie les sentences du moraliste classique. On reconnaît de même le ton larochefoucauldien dans ces phrases de LUI : « La vertu se fait respecter ; et le respect est incommode. La vertu se fait admirer, et l'admiration n'est pas amusante. » (651). Nous reconnaissons de même le Rameau larochefoucauldien dans cette maxime : « On avale à pleine gorgée le mensonge qui nous flatte, et l'on boit goutte à goutte une vérité qui nous est amère. Et puis nous avons l'air si pénétré, si vrai ! » (659). Ou dans la phrase

4 Comme toutes les citations du *Neveu de Rameau* sont données selon l'édition de Versini (DIDEROT 2006), dans la suite de cet article les références bibliographiques entre parenthèses portent seulement l'indication de la page.

suivante : « Nous comptons tellement sur nos bienfaits, qu'il est rare que nous cachions notre secret à celui que nous avons comblé de nos bontés. » (670). Si nous lisons toutes ces sentences sans savoir qu'elles sont tirées de la satire de Diderot, nous croirions qu'elles viennent de La Rochefoucauld. Amour-propre, vanité, flatterie, orgueil – nous retrouvons tous ces mots-clés larochefoucauldiens dans le propos du personnage diderotien.

2.2. Rameau moliéresque

Rameau n'est pas seulement un moraliste théoricien, il est aussi un moraliste praticien vivant sa morale, ou plus précisément son immoralisme. Sincère et ouvert, il embrasse tous les défauts du caractère qui lui sont propres. Lui-Rameau est-il un misanthrope moliéresque ? Non pas l'Alceste qui, méprisant l'hypocrisie sociale, exerce une sincérité sans réserve, ce qui lui cause beaucoup d'ennuis, mais plutôt le Don Juan luttant contre la société hypocrite en la ridiculisant. Ce fameux libertin s'érige en censeur des actions d'autrui, juge mal tout le monde et n'a de bonne opinion que de soi-même. Alceste ne lui ressemble qu'en apparence. Alors que ce misanthrope triste cherche à corriger les défauts de son entourage, le dangereux séducteur veut vaincre la société hypocrite en embrassant ses vices et en faisant leur apologie. Les deux maximes de Don Juan (act. V, sc. 2) – « un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle » et « il faut profiter des faiblesses des autres » (MOLIÈRE 2014 : 772) font sa philosophie de vie. C'est aussi le crédo de Rameau, car le héros de Diderot avoue sans remords qu'il fait son bonheur par des vices qui lui sont naturels, qu'il a acquis sans travail et qu'il conserve sans effort (651).

Don Juan apprend à son valet Sganarelle que « l'hypocrisie est un vice à la mode » et que « tous les vices à la mode passent pour vertus » ; par conséquent, « la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages » (MOLIÈRE 2014 : 771). Dans ses relations avec les autres, Rameau pratique la méthode donjuanesque qu'il avait étudiée en lisant les moralistes, tels que Théophraste, La Bruyère et Molière, lesquels ne lui enseignaient point d'aspirer à la vertu mais plutôt d'embrasser ses vices :

« Moi, j'y recueille tout ce qu'il faut faire et tout ce qu'il ne faut pas dire. Ainsi quand je lis l'*Avare*, je me dis : Sois avare, si tu veux, mais garde-toi de parler comme l'avare. Quand je lis le *Tartuffe*, je me dis : Sois hypocrite, si tu veux, mais ne parle pas comme l'hypocrite. Garde des vices qui te sont utiles ; mais n'en aie ni le ton ni les apparences qui te rendraient ridicule. Pour se garantir de ce ton, de ces apparences, il faut les connaître ; or, ces auteurs en ont fait des peintures excellentes. Je suis moi et je reste ce que je suis, mais j'agis et je parle comme il convient. » (661).

Non seulement que le héros diderotien partage la conception morale avec le héros moliéresque, mais il a de même du talent dans le métier dans lequel Don Juan excelle. Rameau se vante de connaître plus de cent façons de séduire une jeune fille, à côté de sa mère sans que celle-ci s'en aperçoive (657). Ce qui sépare Rameau de Don Juan c'est sa position sociale. L'entreprise de Don Juan n'a pas d'obstacle car sa noblesse sert de couvert pour son libertinage, et selon la maxime de Rameau : « Quoi qu'on fasse, on ne peut se déshonorer quand on est riche. » (648). Pour son malheur, le Neveu n'est qu'un gueux et il le signale très souvent à son interlocuteur le Philosophe.

2.3. Rameau le bouffon

Aucun grief de Moi-le Philosophe ne peut gêner Lui-Rameau. Aucun reproche moral fait de la part du Philosophe ne serait plus grave que celui que Rameau pourrait se faire. À ces mots de MOI – « vous êtes fainéant, un lâche, une âme de boue », LUI rétorque – « je crois vous l'avoir dit ». (693). Il dit encore : « Vous savez que je suis un ignorant, un sot, un fou, un impertinent, un paresseux, ce que nos bourguignons appellent un fieffé truand, un escroc, un gourmand. » (632). Sa servitude envers les riches est conforme à son « caractère de fainéant, de sot, de vaurien » (650). C'est par ces *qualités* que Rameau, en tant qu'« apôtre de la familiarité et de l'aisance » (666), s'était recommandé à son protecteur Bertin.

Le spectacle de Rameau représente à la fois son propre panégyrique et une autodérision. Sa *performance* musicale et scénique est d'un arlequin. Rameau se montre comme un excellent mime. En joueur du violon, il imite le mouvement de l'archet par son bras droit, sa main gauche et ses doigts se promènent sur la longueur du manche. Soudain il s'arrête comme s'il a fait un ton faux, et il remonte la corde et la pince de l'ongle pour s'assurer qu'elle est juste ; ensuite il reprend le morceau là où il l'a laissé. Ce n'est qu'une de ses nombreuses pantomimes musicales qu'il avait jouées devant le Philosophe au *Café de la Régence*. Dans une de ses pantomimes théâtrales, en s'imaginant devenu grand homme, Rameau mima sa prétendue vie de fameux musicien en s'adressant à soi-même à la deuxième personne du singulier :

« Tu aurais une bonne maison (et il en mesurait l'étendue avec ses bras), un bon lit (et il s'y étendait nonchalamment), de bons vins (qu'il goûtait en faisant claquer sa langue contre son palais), un bon équipage (et il levait le pied pour y montrer), de jolies femmes (à qui il prenait déjà la gorge et qu'il regardait voluptueusement) ; cent faquins me viendraient encenser tous les jours (et il croyait les voir autour de lui : il voyait Palissot, les Fréron père et fils, La Porte ; ...) et le grand homme, Rameau le neveu, s'endormirait au doux murmure de l'éloge qui retentirait dans son oreille ; (...) il fermait les yeux, et il imitait le sommeil heureux qu'il imaginait. » (631–632).

MOI aperçut que LUI avait « porté le talent de faire des fous, et de s'avilir aussi loin qu'il est possible » (655). LUI rétorque de ne s'avilir point en faisant comme tout le monde. Rameau avoue qu'il apprenait des autres en faisant comme eux, mais mieux car il est « plus franchement impudent, meilleur comédien, plus affamé, fourni de meilleurs poumons » (654). Le meilleur rôle que cet homme *sans conséquence* (633) peut jouer auprès des grands est celui de fou, et il est le fou de Bertin et de beaucoup d'autres. En fin du compte, ce sont les autres que Rameau rend fous. Comme il y eut le fou du roi en titre, et en revanche il n'y eut pas en titre le sage du roi, et que celui qui serait sage n'aurait pas de fou, il en résulte : « Celui donc qui a un fou n'est pas sage ; s'il n'est pas sage il est fou ; et peut être, fut-il roi, le fou de son fou. » (662).⁵

Si Rameau joue un fou dans la maison des Bertin, dans le *Café de la Régence*, en

5 Jean Fabre note que le dernier fou de cour en France fut Langély, amené des Pays-Bas pour divertir Louis XIV. (FABRE 1950 : 204)

revanche, il se montrait comme un excellent bouffon de la commedia dell'arte, digne du nom de comédien. Il y chantait des airs italiens et français, tragiques et comiques en incarnant des différents personnages de l'opéra avec une telle virtuosité dramatique (« Tout y était, et la délicatesse du chant, et la force de l'expression, et la douleur. », 677) qu'il attirait l'attention des joueurs des échecs dans le *Café* et des passants dans la rue qui s'arrêtaient devant les fenêtres du café. Rameau le comédien jouait son spectacle « saisi d'une aliénation d'esprit, d'un enthousiasme si voisin de la folie, qu'il est incertain qu'il en revienne » (677). En comédien passionnel éprouvant l'émotion qu'il incarne, il est proche de Dorval, le génie préromantique dans les *Entretiens sur Le Fils naturel* (1757), et bien loin du comédien jouant de sang froid que Diderot honorera dans *Le paradoxe sur le comédien* (1770).⁶

De nombreux diderotistes soulignent à quel point le Neveu ressemble à Ferdinando Galiani, secrétaire d'ambassade à Paris, avec lequel Rameau partage « le double talent du conteur et du mime », ne citons ici que Versini dans ses notes critiques pour la *Correspondance* (DIDEROT 1997 : 269).⁷ France Marchal fait le parallèle entre la leçon de Rameau et celles de Galiani, de Rabelais et d'Érasme – « la folie permet à la sagesse d'avoir ses entrées » (MARCHAL 1999 : 1016).⁸

3. Les idiotismes moraux

Rameau excelle de même en tant qu'esthéticien. Le Philosophe ne comprend pas comment il est possible que LUI, ayant une grande sensibilité pour les beautés de l'art musical soit si insensible à la vertu et aveugle pour la morale. (681). Le Neveu affirme que chacun de nous agit selon « un pacte tacite entre l'homme et son singe ou son perroquet », le pacte qui nous enseigne que « tôt ou tard nous rendrons le mal pour le bien qu'on nous aura fait » (666–667). Selon « ce pacte universel et sacré », tout homme a son singe et il est, à son tour, le singe d'un autre homme. On est, plus ou moins, en permanence ou en alternance – mystifié ou mystificateur, dupe ou dupeur, singe ou maître. Par conséquent, tout le monde « prend des positions » à l'égard des autres. Le Philosophe partage l'avis de Rameau que « quiconque a besoin d'un autre, est indigent et prend une position » et qu'il est obligé de faire « son pas de pantomime » (692). La pantomime devient ainsi « une exigence de toute vie sociale », empruntons ici l'expression à Philip Knee qui constate que Rameau réduit toute pantomime à l'immoralisme de l'intérêt ce que le Philosophe conteste en gardant l'espoir qu'« on peut échapper à la pantomime par l'invocation d'un ordre naturel » (KNEE 2003 : 46).

Que l'homme puisse être le pire ennemi de son semblable, nous enseigne une sentence latine – *Homo homini lupus est*, dont la célébrité est due à Thomas Hobbes.⁹

6 Contrairement à ma conclusion, Lucien Nouis affirme que Lui-Rameau incarne le comédien sublime du *Paradoxe*, celui qui joue de sang froid n'éprouvant point les émotions qu'il présente. Bien que Moi-le Philosophe constate que Rameau est pris d'une rage durant son spectacle, Nouis n'est pas sûr que cette rage soit vraiment vécue par le Neveu ; dans son jeu il voit plutôt l'*ironie*. (NOUIS 2015 : 275)

7 Le Philosophe le révèle de même à la fin de la satire : « Les folies de cet homme, les contes de l'abbé Galiani, les extravagances de Rabelais m'ont quelquefois fait rêver profondément. » (2006 : 105)

8 Marchal désigne la lettre de Diderot, du 20 octobre 1760, rapportant l'anecdote du coucou et du rossignol narrée par Galiani comme « un avant-texte du *Neveu de Rameau* » (MARCHAL 1999 : 1010). Voir la lettre à Sophie Volland : DIDEROT 1997 : 265–277.

9 La première occurrence de cette locution se trouve dans la *Comédie des Ânes* de Plaute (Plautus, *Asinaria*, vers 195 av. J.-C., ac. II, sc. 4, v. 495) : “Lupus est homo homini, non homo, quom qualis sit non novit”

Lui-Rameau boit la coupe hobbesienne à moitié, en restant du côté d'égoïsme inné de l'humain, contrairement à Moi-le Philosophe qui opte pour la théorie hobbesienne du contrat social.¹⁰ Le Neveu explique au Philosophe que « dans la nature toutes les espèces se dévorent » et « toutes les conditions se dévorent dans la société » (646).¹¹ Rien n'est moral ou immoral par sa nature, mais – *naturel*. Pour cette raison, lorsque Rameau dit *vicieux*, il parle dans la langue du Philosophe afin que celui-ci puisse le comprendre, – « car si nous venions à nous expliquer, il pourrait arriver que vous appellassiez vice ce que j'appelle vertu, et vertu ce que j'appelle vice. » (662).

Recourant à la philologie, Lui-Rameau fait un parallèle entre la grammaire et la morale (645). Comme il y a une grammaire générale, il y a de même une *conscience générale* ; comme il y a des exceptions à la grammaire générale – les *idiotismes* étant une façon de s'écarter des usages ordinaires ou des lois générales du langage, il y a de même des exceptions à la conscience générale – qu'il faut appeler les *idiotismes de métier*, à savoir les idiotismes moraux.¹² La langue courante n'obéit pas à la grammaire stricte, la pratique morale de même s'éloigne de la conscience générale. Autrement dit, la pratique des mœurs s'oppose à la métaphysique de l'éthique tout comme la pratique langagière s'oppose à la métaphysique du langage.¹³ En conséquence, LUI conteste la morale que tout le monde a à la bouche, mais personne ne la pratique (645). Rameau reproche au Philosophe de soigner une « étrange vision romanesque » de la moralité, de croire que le même bonheur est fait pour tous, en décorant du nom de vertu *cette bizarrerie* qu'il appelle *philosophie* (647). La prétendue modestie des philosophes n'est que le manteau de l'orgueil et leur prétendue sobriété n'est que la loi du besoin.¹⁴ En ce sens, la philosophie n'est moins métaphysique, voire

(« L'homme qu'on ne connaît pas n'est pas un homme, c'est un loup. », PLAUTE 1876 : 94). L'auteur latin vise ici la peur de l'inconnu et notre méfiance de ceux que nous ne connaissons pas et non la violence innée des humains. Or, pour ses proches (sa famille, ses compatriotes, ou pour sa classe sociale), « un homme est un dieu à un autre homme » ; en revanche, envers des étrangers, dont on se méfie comme de ses ennemis (une autre classe sociale, nation ou religion), « un homme est un loup à un autre homme ». Cette métaphore est reprise par Hobbes dans son « Épître dédicatoire » de l'ouvrage *Du Citoyen (Elementa philosophica de Cive*, Paris, 1642) : “Profecto utrumque vere dictum est, *Homo homini Deus & Homo homini Lupus*”, HOBBS 1642 : II (« Assurément, ces deux choses sont exactes – un homme est un dieu à un autre homme, et un homme est un loup à un autre homme », [ma traduction]).

10 Comment passer de l'état *Homo homini Lupus* à l'état *Homo homini Deus* Hobbes en disserte dans le chap. XIV de la première partie du *Léviathan* (HOBBS 2012 : 111–122). En bref : la société fut précédée par un état de nature qui est l'état de guerre de tous contre tous ; pour en sortir, les individus choisissent de faire un contrat social les soumettant à obéir à la loi de l'État de droit au lieu d'obéir à la loi du plus fort. Comme l'a expliqué Lilian Trichon, « l'anthropologie hobbesienne propose donc à l'homme de connaître ses passions pour être en mesure d'instituer durablement avec ses semblables des relations civilisées et pacifiées » (TRICHON 2018 : 8).

11 Ce sont les conditions sociales, comprises plutôt dans le sens de l'appartenance à un métier que dans le sens de l'appartenance à une classe sociale, qui façonnent notre comportement moral. Comme l'a conclu Duflo, le Neveu comprend le monde social comme une structure où chacun tient le rôle et le discours qui conviennent à la place qu'on occupe. (DUFLO 2013 : 484)

12 Selon France Marchal, le personnage de Diderot emprunte à Galiani ses propos sur les idiotismes moraux, car ils « sont plus de la compétence du latiniste italien que du bohème français » (MARCHAL 1999 : 1011).

13 Selon Jean Fabre, seul Diderot « n'était pas d'humeur à supporter la tyrannie des grammairiens » et « Rameau s'autorise donc de Diderot lui-même pour porter son attaque sur le terrain connexe de la conscience générale. » (1950 : 175).

14 En dénigrant des grands hommes, ce qu'il fait systématiquement, Rameau *prouve* que Voltaire est sans

déconnectée de la vraie vie, que la conscience générale connue sous le nom de l'éthique ou de bonnes mœurs.

Lui-Rameau affirme qu'il partage avec les nobles et les bourgeois les mêmes instincts moraux ; ce n'est que la condition sociale qui les distingue, et non point leur catéchisme. Si Rameau était à leur place, il mènerait exactement leur vie, mais lorsqu'on est gueux, et que les boyaux crient, « la voix de la conscience et de l'honneur est bien faible » (646). Plus les temps sont malheureux, plus les gens s'écartent de la conscience générale et leur conduite est remplie d'*idiotismes moraux*, conclut Rameau (645) ; car la lutte pour gagner sa vie et pour s'imposer dans la société rend l'exercice d'un métier plus féroce. Étant gueux, le Neveu se fait valoir par ses idiotismes moraux.¹⁵ Contrairement à LUI, MOI se tient à la conscience générale, à savoir à sa métaphysique, et il qualifie les idiotismes moraux « d'adresses viles, d'indignes petites ruses » (646).

Toutefois, le Philosophe trouve que Rameau dit à haute voix ce que les autres pensent et qu'il n'est pas hypocrite, ni plus ni moins abominable que les autres, mais plus franc et plus conséquent, « et quelquefois profond dans sa dépravation » (684). Le Philosophe est « surpris de la justesse des observations de ce fou sur les hommes et sur les caractères » (661). En usant sa liberté de s'exprimer sans aucun contrôle, ce « sac inépuisable d'impertinences » (665) dit des choses sensées ou impertinentes comme elles lui viennent : « Je n'ai pensée de ma vie, ni avant que de dire, ni en disant, ni après avoir dit. » (659). Le Philosophe ne cache point son admiration pour cet « archifou aux idées justes » (642). Comme l'a noté Gerhardt Stenger (STENGER 2017 : 31), LUI démolit la philosophie morale de son antagoniste MOI, avec l'évidente complicité de Diderot.

4. Le démon malicieux de Diderot

Selon Lester G. Crocker (CROCKER 1974: 93–94), la lucidité de Rameau de ne pas se reconnaître entièrement dans aucun de ces rôles qu'il jouait le mena au cynisme, au nihilisme et à son aliénation, ce qui créa « un étrange drame intérieur » (“a strange inner drama”) que Diderot avait capté dans les termes les plus subtils et esthétiquement les plus valables. Selon le théoricien américain, la satire n'offre aucune réponse définitive et n'aboutit pas à une conclusion rassurante, mais elle fonctionne comme une expérience morale et esthétique. Jacques Chouillet cherche à échapper à l'interprétation éthique de la satire. Comme LUI va jusqu'au bout de son cynisme et MOI jusqu'au bout de son moralisme, et comme la jonction ne se fait pas, le nihilisme peut triompher (CHOUILLET 1973 : 530). De ce fait, ce diderotiste français change de perspective : il voit la vérité demeurant au-dessus du bien et du mal, celle étant de l'ordre esthétique. Yvon Belaval dénonce de même « quelque danger d'immoralisme » chez Diderot lorsque le Philosophe opte pour Racine méchant homme mais poète sublime, plutôt que pour Racine bon homme mais poète médiocre. Tout bien considéré, Belaval croit néanmoins que Diderot voit dans la moralité « la destination dernière de l'homme » et qu'il est trop sensible et généreux pour se plaire aux

génie, que Montesquieu n'est qu'un bel esprit, que Bouffon n'est qu'un déclamateur ampoulé et qu'il faut légèrer d'Alembert dans ses mathématiques. (647). Jean Fabre croit que Diderot fait Rameau dire hautement ce qu'il pense en secret de ses illustres confrères. (1950 : 179)

15 Comme l'a remarqué Colas Duflo, la précarité de l'existence de Rameau pèse sur tous ses actes et sur toutes ses pensées. (DUFLO 2013 : 484)

délectations égoïstes de l'immoralisme (BELAVAL 1973 : 285).

Contrairement à Chouillet et Belaval, qui assument mal la leçon (im)morale du *Neveu de Rameau*, il ne manque pas de diderotistes prenant cette piste de recherche. Ainsi le philosophe slovène Miran Božovič fait-il une analyse comparée de la devise de Rameau – « s'il importe d'être sublime en quelque genre, c'est surtout en mal » (669),¹⁶ et de la confiance épistolaire de Diderot (lettre à Sophie Volland, du 30 septembre 1760) – « je ne pouvais m'empêcher d'admirer la nature humaine, même quelquefois quand elle est atroce » (DIDEROT 1997 : 230), tout en faisant des parallèles avec la théorie de l'esthétisation du crime de Thomas de Quinsey dans *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts* (*On Murder Considered as one of the Fine Arts*, 1854).

Dans sa lettre à Sophie Volland, du 30 septembre 1760, Diderot mentionne les pickpockets qui opèrent dans un lieu public dans la foule au moment où l'on exécute un autre voleur. Ainsi les voleurs s'exposent-ils au supplice même qu'ils ont sous les yeux. « Quel mépris de la mort et de la vie ! » (1997 : 230) – conclut Diderot, fasciné par les grands scélérats. Božovič interprète l'admiration de Diderot à la lumière du principe que Thomas de Quinsey inaugure pour l'art suprême de l'assassinat. Bien que la raison suggère aux assassins de pratiquer leur métier la nuit, les effets les plus authentiques de leurs actions se produisent en négligeant toute précaution. Comme l'a remarqué Miran Božovič (BOŽOVIČ 2008: 37), une telle action n'est point issue de la nécessité, mais d'un plaisir pur que procure une situation dangereuse, ce qui produit « la beauté du cas » (“the beauty of the case”), dit dans le vocabulaire de Thomas de Quinsey, ou « le sublime de la méchanceté » – selon le terme de Božovič. En termes proprement diderotiens c'est être « sublime en mal ». L'auteur du *Neveu de Rameau* admire de même les voleurs qui opèrent dans une situation périlleuse selon leur *nature*, c'est-à-dire (empruntons ici au vocabulaire freudien), ils arrivent à garder leur être tel qu'il est dans son essence. Miran Božovič définit cet état comme « le concept pré-éthique immoral de l'énergie » qui est celui de Rameau. Ainsi le Neveu fonde-t-il son bonheur sur les vices qui lui sont innés, car les vertus gênent et accusent et ne sont que nuisibles pour l'homme. C'est pour cette raison que Rameau ne veut pas se donner un caractère étranger au sien, se faire autre qu'il ne l'est (651).

Le philosophe slovène (BOŽOVIČ 2008: 48) nous rappelle de même que Diderot admira « l'audace et la grandeur du crime manqué » de Robert François Damiens, qui avait tenté d'assassiner le roi Louis XV. Diderot fut fasciné par la réaction de Damiens : après avoir entendu la sentence terrible – d'être déchiré avec des ongles de fer, arrosé d'un métal bouillant et démembré par des chevaux – le condamné dit ironiquement que « la journée serait rude ». Dans sa lettre à Sophie Volland, en date d'octobre 1760, Diderot recourt à la question rhétorique : « (...) le crime serait-il capable d'un enthousiasme que la vertu ne pourrait concevoir » (1997 : 255). Tout bien considéré, Michel Launay eut raison de conclure que Diderot se servait de Lui-Rameau comme d'un masque « pour exorciser ce qu'il n'avait pas voulu devenir, mais aussi pour libérer son propre personnage de Philosophe de ce qu'il pouvait avoir de guindé » (LAUNAY 1966 : 111).

16 Voici la dissertation toute entière du Neveu sur ce sujet : « S'il importe d'être sublime en quelque genre, c'est surtout en mal. On crache sur un petit filou, mais on ne peut refuser une sorte de considération à un grand criminel : son courage vous étonne, son atrocité vous fait frémir. On prise en tout l'unité de caractère. » (669)

5. Conclusion

À la fin du XX^e et durant le premier quart du XXI^e siècle, *Le Neveu de Rameau* suscita un vif intérêt parmi les diderotistes. Selon James E. Fowler (FOWLER 1998 : 84), le narrateur est *homo duplex* : il se divise à deux, étant à la fois MOI et LUI, un moi moralisateur (le Philosophe) et un autre moi aliéné (Rameau), ce qui lui cause une souffrance morale. À l'opposé, Duflo affirme (DUFLO 2013 : 480) que, pour Diderot, écrire à deux voix représente « l'acte philosophique du moi multiple », un *décentrement* indispensable à la pensée. Toujours est-il que la voix du Neveu emporte sur celui du Philosophe, car face à une éruption verbale de LUI, MOI est réduit au silence (MALL 1997 : 36), et cet « avocat de l'immoralité » (“the advocate of immorality”), comme Emita Hill a désigné Rameau il y a cinquante ans, reste le personnage diderotien le plus mémorable, étant ouvertement immoral et défendant violemment l'immoralité.¹⁷ Dans une recherche récente, Rameau est désigné comme « un dialecticien jamais en peine d'arguments » (BOURDIN 2015 : 68), dont les pensées prennent « le contre-pied de la vulgate des Lumières » (2015 : 71). Toutefois, il n'est pas un *antiphilophe*, mais un *contre-philophe* se servant de la philosophie dans sa suprême dérision où « rien n'est sérieux, mais tout est sérieux » (2015 : 73).

Pour Colas Duflo (2013 : 479), le neveu de Rameau n'existe pas et LUI n'est qu'un *personnage conceptuel* créé par le Philosophe qui dialogue avec lui-même en laissant parler les différents points de vue qui s'expriment en lui. En conséquence, ce sont « des pensées qui s'autonomisent » en portant le nom de Rameau. Duflo lit la satire comme une réponse « complexe, dispersée, multiple » à une question très simple : comment est-il possible d'être aveugle aux notions morales, l'honnête et le deshonnête ? LUI et MOI, deux personnages moralement opposés, s'accordent au moins sur un point : la visée ultime est le bonheur. Mais comment le définir et comment y parvenir – c'est par leur réponse que les deux interlocuteurs s'opposent. Laquelle est la mieux justifiée dans la satire, selon Duflo, il n'est pas facile d'y répondre.

Le dessein de la présente recherche ne fut point d'en donner une réponse définitive, mais de prendre part à un débat toujours ouvert entre les diderotistes, de faire un aperçu des recherches sur *Le Neveu de Rameau* et d'offrir ses propres considérations analytiques sur ce chef-d'œuvre afin d'apporter sa contribution aux études diderotiennes.

Références bibliographiques

- BELAVAL 1973 : BELAVAL, Yvon. *L'Esthétique sans paradoxe de Diderot*. Paris : Gallimard, 1973.
 BOURDIN 2015 : BOURDIN, Jean-Claude. « Jean-François Rameau contre-philophe », *Diderot Studies*, 2015, vo. 35, p. 59–96.
 BOŽOVIČ 2008 : BOŽOVIČ, Miran. „Deni Didro : filozofija i književnost”. In : *Trinaest čitanja*. Beograd: Narodna biblioteka Srbije, 2008, p. 7–79.
 CHOUILLET 1973 : CHOUILLET, Jacques. *La Formation des idées esthétiques de Diderot 1745-1763*. Paris : Librairie Armand Colin, 1973.
 CROCKER 1974 : CROCKER, Lester G. *Diderot's Chaotic Order. Approach to Synthesis*. Princeton University Press, 1974.
 DUFLO 2013 : DUFLO, Colas. « Le Neveu de Rameau, nouvel aveugle ». In : *Diderot philosophe*. 1^{er}

17 “Although Diderot repeatedly affirmed his belief in man's natural goodness, his most memorable character was flagrantly immoral and aggressively defended immorality.” (HILL 1973 : 91).

édition 2003. Paris : Honoré Champion, 2013, p. 479–489.

- FELLOWS 1952 : FELLOWS, Otis E. “The Theme of Genius in Diderot’s *Neveu de Rameau*”, *Diderot Studies*, 1952, vol. 2, p. 168–199.
- FOWLER 1998 : FOWLER, James E. « Je m’entretiens avec moi-même » : Self versus Other in *Le neveu de Rameau*”, *Dalhousie French Studies*, 42, 1998, p. 77–87.
- HILL 1973 : HILL, Emita. “Human Nature and the Moral *Monstre*”, *Diderot Studies*, 1973, vol. 16, p. 91–117.
- HOBBS 1642 : HOBBS, Thomas. *Elementa philosophica de Cive*, Paris : [s. n.], 1642.
- HOBBS 2012 : HOBBS, Thomas. *Léviathan. Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile*. Première partie – *De l’homme*. Traduction de Philippe Folliot. Édition électronique revue et corrigée en 2012. Chicoutimi : Université du Québec, <http://classiques.uqac.ca/classiques/hobbes_thomas/leviathan/leviathan.html> 08. 02. 2022.
- KNEE 2003 : KNEE, Philip. « Diderot et Montaigne, Moral et Scepticisme dans *Le Neveu de Rameau* », *Diderot Studis*, vol. 29, 2003, p. 35–51.
- LAUNAY 1966 : LAUNAY, Michel. « Sur les intentions de Diderot dans *Le Neveu de Rameau* », *Diderot Studies*, 1966, vol. 8, p. 105–119.
- MAGNAN 1993 : MAGNAN, André. « De Rameau le neveu au neveu de Rameau », *Revue d’Histoire littéraire de la France*, n° 5, sept.-oct. 1993, p. 659–668.
- MALL 1997 : MALL, James. “Le Neveu de Rameau and the Idea of Genius”, *Eighteenth-Century Studies*, vol. 11, No. 1, Autumn 1997, p. 26–39.
- MARCHAL 1999 : MARCHAL, France. « Galiani, un modèle du neveu de Rameau. Le prestige des mimes », *RHLF*, 1999, n° 5, p. 1007–1020.
- NOUIS 2015 : NOUIS, Lucien. « La colère et la joie : éthique et esthétique des passions dans *Le Neveu de Rameau* », *Diderot Studies*, 2015, vol. 35, p. 255–292.
- PLAUTE 1876 : PLAUTE, Titus M. *L’Asinaire*, dans *Comédies de Plaute*, traduction par Édouard Sommer. Paris : Hachette, 1876, p. 71–111.
- SAINT GIRONS 2017 : SAINT GIRONS, Baldine. « Y a-t-il un sublime dans le mal ? *Un brigand heureux avec des brigands* », *Diderot Studies*, 2017, vol. 35, p. 213–233.
- STENGER 2017 : STENGER, Gerhardt. « *Le Neveu de Rameau* ou l’impossible morale », *Recherches sur Diderot et sur l’Encyclopédie*, n° 52, 2017, p. 71–86.
- TRUCHON 2018 : TRUCHON, Lilian. *Hobbes et la nature de l’état*. HAL Open Science, 2018. Document numérique, HAL Id : fhal-01868819.

Sources

- DIDEROT 2006 : DIDEROT, Denis. *Œuvres*, Tome II – *Contes*. Texte du *Neveu de Rameau* présenté, établi et annoté par Laurent Versini. 1^{ère} éd. 1994. Paris : Robert Laffont, 2006.
- DIDEROT 1997 : DIDEROT, Denis. *Œuvres*, Tome V – *Correspondance*. Éd. L. Versini. Paris : Robert Laffont, 1997.
- FABRE 1950 : FABRE, Jean. Édition critique du *Neveu de Rameau* avec Introduction, notes et lexique. Genève – Lille : Librairie Droz – Librairie Giard, 1950.
- MOLIÈRE 2014 : MOLIÈRE, Jean-Baptiste. *Œuvres complètes*. Tome I. Éd. Robert Jouanny. Paris : Classiques Garnier, 2014.

РАМО, ДИДРООВСКИ МОРАЛИСТА

Узимајући о обзир досадашња истраживања, у овом раду се преиспитује психолошки сложен лик Рамоа из Дидроове чувене сатире у којој је означен као Он (Lui). Да ли је Рамо моралиста ларошфукоовског типа, тј. философ-циник, или је он молијеровски мизантроп, не Алцест – разочаран у људе и с презиром према њиховој хипокризији, него Дон Жуан који се поиграва с људима и побеђује друштво користећи се његовим оружјем притворности? Или је Рамо, пак, промашени геније сведен на приватну арлекинску представу коју изводи било за трpezом свог добротвора Бертена (Bertin) који окупља људе да га забављају, било пред редовним муштеријама у *Кафеу Намесништва* (*Café de la Régence*) где среће и сабеседника философа, означеног у сатири као Ја (Moi)? То су полазна питања чијим се елаборисањем у овом истраживању систематизује морални наук чувеног Синовца којег је Дидро учинио бесмртним. Као књижевни лик, Синовац је сублимисани прототип стварног Рамоа и италијанског дипломате Галијанија, с примесама још неколико стварних личности које су оставиле утисак на француског просветитеља. Али, пре свега, Синовац Рамо је појмовни лик, тј. књижевна метафора једног етичког концепта који аутор елаборише, уједно и Дидроов несташни демон, чиме је, онда, Рамо прави дидроовски моралиста.

Кључне речи: Рамо, етика, иморализам, морални идиотизми, општа савест, узвишен у злу